

Anne d'Argyle, qu'il desservit jusqu'en juin 1824. En juillet suivant, il était à Tracadie, Nouvelle Ecosse, où il mourût le 29 décembre de cette même année. L'abbé André Doucet, ancien curé de Québec, ancien Vicaire-général de Mgr Plessis, s'éteignait dans l'exil, l'abandon, le dénuement, à l'âge de quarante-deux ans et vingt-et-un jours.

Nous avons, de notre grand oncle, une lettre inédite que nous reproduisons ici. Cette lettre, écrite sur grand papier, porte, au verso du deuxième feuillet, l'adresse suivante : *Delle Marguerite Doucet,*

Trois Rivières.

Recommandée aux soins de N. B. Doucet, Ecuyer.

—Marguerite-Elizabeth Doucet était la sœur d'André, de dix ans plus jeune que lui, ayant été baptisée le 24 mars 1792. Elle épousa, en 1813, François Héli. C'était une femme d'un esprit supérieur. Nicolas Benjamin était son frère, né en 1781. Il devint notaire et se maria aux Trois-Rivières, le 5 août 1807, à Marie Euphrosine Kimber. Le mariage fut célébré par Mgr Plessis, assisté par le grand Vicaire Noiseux, l'abbé Doucet, curé de Québec, et autres. Le notaire Doucet exerça sa profession à Montréal de 1804 à 1855.

Voici la lettre :

"Ma pauvre Pagy" (Pagy était le surnom dont on avait baptisé Marguerite; ma tante Pagy a vécu très vieille; son souvenir et ses bons mots sont restés très vivants dans la famille.)

"J'ai reçu ta lettre en son temps et elle m'a causé un plaisir réel. C'était la première fois que je voyais de ton écriture et tu ne m'écrivais que pour me témoigner ta gratitude; le plus petit bienfaiteur s'attend toujours à un peu de reconnaissance et quand le *beau-coup* a lieu, il ne peut pas manquer d'avoir de la joie; j'en ai eu, mon enfant, et crois le bien. Pour ton orthographe, (sic) il faut avouer qu'elle n'est pas très correcte. Il y a dans ta lettre tel mot de trois sillables (sic) construit tout exprès pour faire trois fautes. Il est vrai que l'orthographe n'est pas nécessaire au bon sens, et que l'on peut bien aussi, sans elle, être honnête, vertueux, et tout ce qu'il y a de bon; vois notre père: écrire correctement ne fut jamais plus son défaut que le tien, et il sera peut-être éternellement le plus honnête homme d'entre nous tous. Cependant quand on a comme toi le moyen de se procurer cette connaissance, on fait mal de ne pas le faire.

Un commerce de lettres est pour toute personne sensible et pensante une source féconde de jouissances innocentes et pourquoi ne se pas mettre en état d'en jouir? Elles sont si peu communes dans cette courte vie. D'ailleurs, vous autres femmes, vous naissez avec le stile (sic) épistolaire dans les doigts et les hommes avec des forces supérieures ne peuvent même pas marcher de front avec vous autres sur cette ligne. J'ai des exemples frappant de cette vérité dans

ta lettre même et tu ne t'en doutes pas. Par exemple un homme de bon sens se serait mis en vain à la torture pour trouver la tournure facile et naturelle que tu employes (sic), toi, sans efforts, pour me prévenir que je pourrai rencontrer en te lisant quelques mots mal écrits. Cette phrase : "je disais à Dawly, le curé ne pense plus à nos *clagues*, les nôtres sont pourtant bien minces", est d'une simplicité charmante. Sur une semblable matière, Mad. de Sévigné se serait exprimée tout comme cela. Concluons, ma petite, c'est-à-dire ma grand'sœur, que tu dois apprendre l'orthographe au risque d'employer à cette étude le tems que tu mettrais à te gâter le goût de l'esprit par la lecture d'une demie (sic) douzaine de romans. Tu souhaiteras à Dawly, à Julie et la petite nièce de la maison, milles choses heureuses pour le cours de la présente année, gardant toutefois par devers toi une bonne part de ces souhaits.

Tout à toi,

DOUCET, ptre.

"8 janvier—12 (1812)"

—Cette lettre me rend tout rêveur. Je me demande si celui qui écrivait de la sorte, si poliment, avec tant de charme et de finesse, n'était pas plutôt fait pour vivre dans une séminaire, parmi les livres, tout entier à l'étude, que pour être jeté dans l'administration paroissiale. Qui sait ce qu'il fût advenu si, au lieu d'être mis si jeune à la tête d'une cure importante et difficile, l'abbé André Doucet avait pu suivre son premier dessein de s'agréger à ce séminaire de Québec où l'on désirait tant le garder? Quoi qu'il en soit de ses infortunes, provenant surtout de difficultés financières dans lesquelles ses trop grandes charités l'avaient jeté, notre grand oncle a laissé le souvenir d'un prêtre zélé, pieux, doux et bon ami des pauvres, auxquels il se donna entièrement jusqu'à la fin. *In finem dilexit eos.*

HENRI D'ARLES.

La beauté politique

PLACER la puissance où la force n'est pas, et lui donner des contrepoids, c'est le secret du monde politique. Plus il y a, dans un Etat de puissance ou de force morale, en opposition avec la force réelle ou physique, plus cet Etat est habilement constitué. Il n'y a point d'art, point d'équilibre et de beauté politique, chez un peuple où la force et la puissance se trouvent dans les mêmes mains, c'est-à-dire dans celles du grand nombre. Aussi l'histoire des démocraties n'a-t-elle d'éclat et d'intérêt que lorsque la force se déplace réellement, par l'effet de l'ascendant de quelque homme vertueux sur les mouvements de la multitude, qui seule est forte par elle-même et sans fiction. De la fiction ! il en faut partout. La politique elle-même est une espèce de poésie." Cette pensée de Joubert est pleine de saveur et d'actualité.